

Introduction

P. BASSO, D. BERTRAND & A. ZINNA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Utopies et formes de vie.
Mythes, valeurs et matières

Hommage à Paolo Fabbri

sous la direction de
P. Basso, D. Bertrand & A. Zinna

© Editions CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Actes : Utopies et formes de vie. Mythes, valeurs et matières.
1^{re} édition électronique : décembre 2019
ISBN 979-10-96436-02-6

Perluigi Basso Fossali est professeur en sciences du langage à l'Université Lumière Lyon-II. Membre du Laboratoire ICAR auprès de l'ENS de Lyon, il préside l'Association Française de Sémiotique. Il est l'un des fondateurs de la revue *Signata – Annales des Sémiotiques* et membre de son comité de direction. Il a notamment publié "La communication à l'épreuve du geste numérique", *MEI (Médiation et information)*, n° 47, 2019 (avec M. Colas-Blaise et M. G. Dondero) ; *L'appropriation : l'interprétation de l'altérité et l'inscription du soi*, Lambert-Lucas, 2018 (avec O. Le Guern) et *Vers une écologie sémiotique de la culture: Perception, gestion et rappropriation du sens*, Lambert-Lucas, 2017

Denis Bertrand est professeur à l'Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis et au Nouveau Collège d'Études Politiques (NCEP, Comue Paris-Lumières. P8&P10). Il est ancien président de l'Association Française de Sémiotique (2013-2017). Ses travaux explorent les domaines de la littérature, du social, du médiatique et du politique, ainsi que du visuel. Il travaille également sur les relations entre sémiotique et rhétorique. Il a publié plusieurs ouvrages (*L'espace et le sens*, 1993 ; *Parler pour convaincre. Rhétorique et discours*, Gallimard, 1999 ; *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, 2000 ; *Parler Pour gagner. Sémiotique des discours de la Présidentielle 2007*, Presses de Sciences Po, 2007), plus de 150 articles, et co-dirigé de nombreux livres collectifs (notamment : *Régimes sémiotiques de la temporalité*, PUF, 2006 ; *La transversalité du sens*, PUV, 2007 ; *La négation, le négatif, la négativité*, Actes sémiotiques, 2014 ; *La parole aux animaux*, Fabula, 2018).

Alessandro Zinna est professeur des universités, et directeur de recherche responsable du groupe Médiations Sémiotiques de l'Université de Toulouse II – Jean Jaurès. Il est secrétaire général de la Fédération Romane de Sémiotique et président de l'association CAMS/O gérant les colloques d'Albi. Son champ de recherche va de la sémiotique générale (il est spécialiste de L. Hjelmslev), à la sémiotique des images, des objets et des nouvelles technologies. Parmi ses publications : *Elementi di semiotica generativa*, Bologne : Esculapio, 1991 (en collaboration avec Francesco Marsciani, introduction d'A. J. Greimas) ; *Hjelmslev aujourd'hui*, Bruxelles, 1997 ; *Le interfaccia degli oggetti di scrittura*, Rome, 2004 ; *Les Objets au quotidien* (codirection avec J. Fontanille), Limoges, 2005 ; *La inmanencia en cuestión*, vol. I-III (codirection avec L. Ruiz Moreno), *Tópicos del Seminario*, n° 31, 32, 33, 2014-15.

Pour citer cet article :

Basso, P., Bertrand, D. et Zinna, A., « Introduction », in Basso, P., Bertrand, D. et Zinna A. (éds 2019), *Utopies et formes de vie*, Collection Actes, Toulouse, Éditions CAMS/O, p. I-XVII, [en ligne] :

<<http://mediationsemiotiques.com/ac2016-introduction>>.

Introduction.

Utopies et Formes de vie

P. Basso, D. Bertrand & A. Zinna

(Universités Lumière Lyon 2, Paris 8 et Toulouse 2)

Le volume que nous éditons ici est un hommage à Paolo Fabbri à l'occasion du prix attribué au documentaire « La solution radiochat. Regards sur les déchets radioactifs »¹. Il s'agit de la quête d'une communication efficace à adresser aux générations futures pour signaler le danger constitué par les dépôts de déchets nucléaires. Le synopsis de présentation résume ainsi la proposition avancée par Françoise Bastide et Paolo Fabbri :

Pendant les années 80, les projets de stockage souterrain de déchets radioactifs se multiplient et soulèvent la question de la « sémiologie nucléaire ». Il faut concevoir un code, un langage durable qui indiquerait la dangerosité de ces sites de stockage destinés à durer des millions d'années. Deux scientifiques proposent alors de créer une race de chats qui changeraient de couleur à proximité de substances radioactives. Aujourd'hui, contre toute attente, le folklore autour de ce projet rocambolesque pourrait bien constituer l'une des pistes les plus intéressantes pour répondre aux enjeux de la sémiologie nucléaire.

Cette solution, au-delà de son efficacité réelle, offre l'avantage de nous faire réfléchir sur la stabilité du langage dans le temps : inscrivant ce message dans la matière vivante, le codage par les pratiques rituelles et mythologisantes est alors la réponse, provocatrice et visionnaire, du projet *radiochat*.

Les mythes et le temps

Si les mythes semblent le véhicule le plus efficace pour transmettre des significations résistantes à l'effacement des codes éphémères des langages humains c'est parce que, malgré la transformation des supports qui les véhiculent, un récit ou un rite peuvent être transposés dans d'autres langues traversant indemnes les changements de codage du plan de l'expression. Or, si récits et rites peuvent se maintenir à travers les mutations des sociétés et des langages, c'est d'abord par leur ancrage dans le plan du contenu et dans les pratiques chargées d'en amplifier et d'en transmettre le sens. Une telle codification a plus de chances de pérenniser la transmission de l'information en confiant la mémoire à la ritualisation des pratiques.

Le rapport de la mythologie au *temps* pose pourtant plusieurs ordres de problèmes. Les anthropologues décrivent les mythes relatant les grands événements du passé anté-historique. Ainsi, décrivant les récits de fondation ou d'origine d'une culture, à travers les *théogonies* et les *cosmogonies*, ils esquissent leur vision de la naissance des dieux et de l'univers. Dans le cas de la *Théogonie* des grecs, le même récit nous parle de la naissance des entités cosmogoniques comme autant de divinités. Dans la plupart des cas, il s'agit de la narration d'un événement qui a déjà eu lieu et dont la répétition culturelle prend en charge la transmission de la mémoire. À la suite des *Mythologiques* de Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes s'était proposé de décrypter, dans nos cultures mêmes, les petites mythologies du présent. Ciblant la logique des signes efficaces, cette mythologie mineure visait la recherche du sens prégnant des objets au quotidien. Sous son influence, d'autres sémiologues se sont interrogés sur les idéologies du présent par l'opération contraire, à savoir, celle de la démystification (cf. Eco [1967], Eco et Fabbri 1978 ; Greimas et Courtés 1979).

Les mythes projectifs

Dans *La pensée sauvage*, par ailleurs, Claude Lévi-Strauss avait distingué les cultures selon leur gradient thermique, opposant les *cultures froides* aux *cultures chaudes*.

Par ce gradient, il attirait l'attention sur leur rapport au *temps* : les cultures froides sont fondées sur la temporalité cyclique par l'alternance du jour et de la nuit ou celle des saisons ; en revanche, les cultures chaudes suivent la progression d'un temps linéaire vécu selon la succession

chronologique. Le plus souvent, dans les sociétés premières, le grand événement a déjà eu lieu. En revanche, les cultures qui conçoivent le temps comme progressif et linéaire accordent leur attention aux événements à venir, dessinant alors une autre classe de *mythes* qu'en raison de leur nouvelle relation au temps on peut appeler *projectifs*. Les sociétés chaudes se caractériseraient alors par les *valeurs-temps* attribuées aux événements futurs, un trait bien visible dans les phénomènes de Mode, comme il est bien visible aussi dans la quête frénétique des *prototypes* et des *tendances technologiques*. Les petites mythologies du quotidien nous proposent d'ailleurs les anticipations des prototypes et des formes de vie qui s'ensuivent. L'importance accordée aux prototypes ainsi qu'à l'imaginaire de la science-fiction semble relever des anticipations qui s'auto-réalisent. Au-delà des mythologies du présent, ces récits de grands événements s'éloignent de la visée rétrospective pour interroger le *temps futur*. Si, traditionnellement, ces discours se présentaient sous le mode de la *divination* ou de la *prophétie*, les cultures modernes, ces sociétés qui suivent la religion naturaliste selon Descola (2015), y substituent celui de la *prédiction* et de la *prévision*. Dans nos sociétés, ce sont les récits scientifiques qui jouent le rôle des grandes narrations mythiques : l'*utopie* du « durable » ou la *dystopie* de la « catastrophe » sont là pour annoncer les formes de vie que nous réservent ces scénarios à venir. Avec un seule différence remarquable : leur degré de probabilité, et donc de réalité, nous concerne au plus haut degré.

Ce vaste répertoire de récits projectifs concernant l'avenir conduit à interroger le statut qu'il convient d'accorder à l'événement attendu. Une telle approche des discours pose d'ailleurs la question des *projections non réalisées* : ces horizons d'attente d'événements qui ne se sont pas produits donnent lieu à l'imprévu. La lecture paradigmatique de l'histoire, exercice auquel nous invitait Lotman, devrait tenir compte des *futurs contrefactuels*, incluant les événements équipotentiels du passé qui ne sont pas réalisés.

L'utopie comme forme des mythes projectifs

Dans cette visée, les *utopies* peuvent être considérées comme une autre création des « cultures chaudes ». Répondant à la logique des mythes projectifs, en tant que formes de vie idéales, elles se situeraient non seulement dans un temps à venir, mais aussi dans un espace autre.

Louis Marin, relisant le livre de Thomas Moore, avait insisté sur la nature géographique des utopies. En tant que « jeu spatial », elles permettent

d'explorer, par contraste, un ensemble d'idées concernant de nouvelles relations sociales, d'autres codes moraux, de nouveaux systèmes politico-économiques. De l'île de Moore au phalanstère de Fourier, de la ville transparente de Kurt Kusenbergh jusqu'à la colonisation des océans ou de l'espace, la vie autrement et ailleurs est une des constantes de ces récits. On peut se demander cependant si notre présent n'est pas en train de produire des *dystopies*. De fait, l'imaginaire de la colonisation des autres planètes, comme de celle des océans, ne serait que la conséquence de la croissance démographique ; la ville transparente imposant un style de vie sans secrets engendrerait un régime de visibilité totalitaire proche du *panopticon* de Foucault ; la limitation de la croissance dans la société de consommation résulterait de la finitude des ressources ; le changement des modes de production et l'invention de nouvelles matières serait une manière de réduire la pollution et la production de déchets. L'utopie des formes de vie « durables » se présenterait ainsi comme une *utopie contrainte* ou même comme l'inversion de l'utopie tout court, car il faut persévérer dans la sauvegarde du présent pour préserver le futur.

Dans « No future. Vive l'avenir » Bruno Latour décrit cette nouvelle vision opposant drastiquement le *futur* de l'Holocène à l'*avenir* de l'Anthropocène. Depuis que l'humanité a la possibilité de déterminer le sort de la planète, depuis l'avènement de l'anthropocène, la perception du futur a changé la manière de penser l'utopie. Le « durable » nous impose des utopies de repli. Les grandes narrations de la science signalent ce *seuil géographique* et *temporel* dont le dépassement rendrait la catastrophe *irréversible*. L'avenir laisse alors la place aux formes de vie propres à la résilience. La société idéale de Thomas Moore, cette île d'Utopie, pourrait devenir littéralement le « lieu d'un impossible bien être » car, pour la première fois, l'humanité engage sa responsabilité dans la transmission aux générations futures d'un monde qui pourrait devenir à la lettre un « non-lieu ». Nous sommes alors censés acquérir les compétences pour empêcher la transformation ultime de la planète : de l'observation de la couche d'ozone au contrôle du niveau de la glaciation, de la mesure de la pollution au contrôle des déchets nucléaires, cette vigilance constante implique la quête d'un *savoir* capable, d'une part, de prévoir et de fixer le seuil de non-retour de l'événement fatal, et d'autre part, la quête d'un *pouvoir* d'éloigner, de ralentir ou de conjurer la catastrophe.

Les contradictions entre solutions locales et globales pourtant abondent. Comment concilier urbanisation et gouvernance globale entre la ville-Etat qui devrait montrer son autosuffisance par rapport à l'échelle planétaire des problèmes écologiques ? Comment produire un débat

inédit sur la constitution d'une assemblée parlementaire où tous les habitants de la planète ont le droit d'être représentés ? Comment imaginer ce parlement utopique élargi à tous les règnes du vivant – l'humain, l'animal (Regan 1991) et peut-être bientôt les plantes (Marder 2013) ?

Les utopies de la matière

Entre les utopies qui peuvent nous sauver ou nous détruire, il y a l'imaginaire des matières. Le plastique des années 1950 est la matière de l'imaginaire des *Mythologies* de Barthes. Il faut dire que ses connotations positives depuis ont bien changé. L'imaginaire des matières de Bachelard accordait un statut particulier aux pâtes, pour leur propriété d'être déformables. Une dernière considération sur la matière, peut-être plus actuelle, est celle de « la solution *radiochat* » proposée par F. Bastide et P. Fabbri (1984).

Le mythe promu par le chat, élu animal totémique du fait des pratiques et du commérage par les réseaux sociaux, s'enracine cette fois-ci dans la matière organique du corps. Inscire l'alerte dans le corps de l'animal, et en faire l'outil de transmission, relève de la manipulation du codage génétique et donc du marquage biologique de la matière vivante. Si le débat sur les relations participatives entre *nature* et *culture*, de Descola à Latour, reste ouvert, il faudra questionner également le fondement de l'opposition qui depuis Vernadsky jusqu'à Lotman sépare la *biosphère* de la *sémiosphère*. Le recours au codage génétique, l'usage de pratiques rituelles et d'écritures bio-génétiques débouchent sur la fusion entre ce qui relève de la sémiosphère et ce qui est propre à la biosphère. L'écriture des matières organiques, comme l'écriture du génome, conduit à interroger la distinction rassurante entre biologique et culturel. Outre l'écriture des matières organiques, les nanotechnologies semblent exhiber les caractéristiques du mythe de l'auto-organisation de la matière. Le niveau atteint par les nanomatériaux pose la question des *matières pré-formées*. Les conséquences de cette sémiotisation à l'échelle microscopique sont nombreuses et nécessitent une discussion sur les grandes oppositions et les équivalences risquées entre matière atomiques/matières numériques, matières manipulées/matières non-manipulées, matières organiques/matières inorganiques.

La proposition de départ souhaitait explorer cette voie d'une sémiotique des matières et revenir, par conséquent, sur la distinction devenue désormais critique entre les masses amorphes pensées au départ par Saussure et Hjelmslev et les masses pré-organisées de ces nouvelles matières.

Les interventions

En relation directe ou indirecte avec toutes ces questions, les quatorze interventions du volume se répartissent ici, de manière équilibrée, en trois sections : « Langage et utopie », « L'utopie située » et « Matières vivantes ».

La première section interroge la relation que l'utopie entretient avec le langage en deçà des fictions qui lui confèrent son caractère générique mais aussi à travers elles. Cette relation est plurielle. Elle prend forme, d'abord, dans le discours parabolique lorsque celui-ci dessine un tiers-lieu pour l'argumentation, permettant d'échapper, en raison de ses ouvertures figuratives, à la confrontation des systèmes conceptuels catégoriquement opposés, la médiation parabolique favorisant alors la conciliation et indiquant le lieu d'une « utopie douce » (Fontanille). La relation se trame, ensuite, dans l'expérience-limite du langage qui échappe au langage – la glossolalie –, lorsqu'en amont des formes-sujet et dans les entrelacs corporels de la phonation se profile néanmoins la possibilité d'un sens outre-sens et d'un contact qui, par delà l'intersubjectivité, devient trans-subjectif – qu'il s'agisse de glossolalies religieuse, schizophrénique ou poétique (Darrault).

Le lien entre utopie et langage se manifeste aussi, en troisième lieu, dans l'imaginaire politique. Celui-ci se dérobe aux deux contraintes corréliées du « réel » d'un côté, qui fonde la sociabilité sur les lois, et du « symbolique » de l'autre, qui l'inscrit dans les discours et les représentations du champ politique. L'imaginaire est consubstantiel au langage, projetant la transformation du réel et mettant sous son contrôle l'instance symbolique. Il établit ainsi le domaine de l'idéologique qui est aussi celui de l'utopique (Lamizet). Prolongeant cet imaginaire et formant une véritable « utopie pansémiotique », le complotisme apparaît comme une singularité politique qui, bien qu'enracinée profondément dans l'histoire, présente aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, un potentiel d'expansion inégalé. Cette expansion permet d'appréhender le complot comme un motif ethnopolitique qui se déploie aux différents niveaux d'articulation du discours comme une forme de vie, structurant ainsi, de manière congruente, les composantes actantielle et axiologique (le Destinateur manipulateur maléfique), modale (conflit véridictoire, liant mensonge et secret avec éthique du soupçon), passionnelle (peur et paranoïa), phénoménologique (ébranlement de la « fois perceptive », Estay Stange et Moutat). Enfin, cinquième contribution de cette première section, le genre littéraire de l'utopie est ici envisagé – avec son double : la dystopie – comme un possible

instrument de lutte contre la fin annoncée, terme inéluctable de la crise climatique. Utopie et dystopie ont pour trait aspectuel central la perfection, ce qui implique la fin du narratif par la fin des transformations. Or les deux acceptions du lexème « catastrophe » – à savoir, « destruction soudaine et totale » et « accomplissement et ouverture sur un état permanent » – sont également dysphoriques, qu'il s'agisse de « fin du monde » ou de « fin de l'Histoire ». Pouvant figurer les deux types de catastrophes, la pensée dystopique peut aussi sélectionner les éléments qui, amplifiés et valorisés, permettent de les conjurer. Son discours, même fictionnel, donne alors la possibilité d'« anticiper le pire pour mieux l'éviter » (Horrein, p. 87).

Si la deuxième section s'intitule « L'utopie située », c'est que les textes qui la composent mettent en œuvre cette utopie dans les espaces où elle s'investit, rendant ainsi justice à l'observation de Louis Marin qui définit l'utopie par sa nature géographique. Premier espace, celui de la ville de demain. L'utopie y est assimilée à un mythe projectif (cf. supra). On mobilise alors deux composantes essentielles du mythe : l'invention, par la jonction narrative de termes incompatibles, et la convocation, qui redonne sens à l'actuel (et ici au futur) par référence à un récit fondateur. Le modèle analytique qui s'en dégage est alors exploité pour mieux comprendre les langages (ceux du lexique et des matériaux) propres à l'opération d'architecture et d'urbanisme lancée en 2015 sous le nom de « Réinventer Paris » (Bertrand).

« Utopie située » également, mais à une autre échelle, où s'invente et se met en récit le *signe*, objet-sens et objet-valeur, dans une fiction de Calvino. La surface d'inscription de ce signe premier a la dimension spatio-temporelle de la révolution du soleil autour de la galaxie, mais les paramètres qui seuls peuvent l'identifier, le définir et en maintenir la signification dans cet espace sidéral sont à la fois structuraux, relationnels et narratifs (Migliore). Le troisième texte de la section met aussi l'espace en scène mais il en inverse l'échelle : voici les lieux de l'intimité. Il s'agit d'analyser les utopies rétrospectives des sites de naissance comme autant de « mythes de fondation personnels », aux polarités mémorielles opposables : celle, euphorique et nostalgique, du paradis perdu, ou celle, dysphorique et redoutée, des régions suburbaines et des pollutions. Des souvenirs dessinés et commentés forment le corpus des multiples jeux d'énonciation, tantôt personnels, tantôt impersonnels, de ces lieux d'origine (Pozzato).

Des espaces urbains aux espaces cosmiques, de ceux-ci aux espaces affectifs du souvenir et de ces lieux de surface aux zones du sous-sol, on

en vient à un nouvel avatar spatialisé d'une forme de vie dysphorique. Deux œuvres sont confrontées, l'une de F. Dostoïevski (*Les carnets du sous-sol*), l'autre de U. Seidl (*Im Keller - Sous-sols*) : une nouvelle, un film documentaire, pour montrer et analyser le site passionnel de l'humiliation. Son hypertrophie est rendue sensible par la récursivité du discours intérieur d'un côté et par celle des configurations narratives et figuratives de l'autre. Chez l'un, la figure du sous-sol, « symbolique au départ, a tendance à devenir référentielle » ; chez le second en revanche, le sous-sol comme lieu de l'habitat « se construit progressivement comme symbolique » (p. 142). Symétrie inversée qui révèle comment la topique du lieu se prête aux investissements axiologiques (Bonéva). Ce sont aussi les trajets qui vont du sous-sol aux sommets des murs qu'effectuent les graffitis dans l'espace urbain du cinquième et dernier texte de cette section. Plus que des « tatouages sur les peaux du bâti », les graffiti sont des pratiques complexes narrativisées par le vide. Les tracés entendent le combler, selon un jeu de présence et d'absence où les discours manifestent la gestualité d'une performance risquée, la territorialisation et la compétition entre graffeurs, la conflictualité avec les autres inscriptions urbaines et avec les effaceurs. La complexité du processus et la multiplicité des paramètres impliqués entre dialogisme urbain et rhétorique du détournement dessinent une forme de vie associée à une utopie de la présence précaire (Thiburce).

Sous le titre « Matières vivantes », les quatre contributions réunies dans la dernière section du volume ont pour trait isotopant le bios dans son lien avec le logos. Qu'il s'agisse des relations entre nature et culture, de la nouvelle zoosémiotique et de la future agro-sémiotique, qu'il s'agisse des paradigmes théoriques pour appréhender ces objets, entre sémiotique greimassienne, sémiotique peircienne ou sémiotique des indices, qu'il s'agisse des croisements du vivant entre humain et non-humain et de leurs enjeux renouvelés dans le contexte contemporain de l'urgence écologique, les chapitres de cette section peuvent être lus comme un seul ensemble, discordant mais stimulant, ouvert au débat.

Le premier texte en assure, pour ainsi dire, le socle. Son objectif est clair : il s'agit de « passer de la notion anthropologique de *multinaturalisme* au concept sémiotique d'*internaturalité* » (Marrone, p. 205). La référence à la fameuse typologie des variations culturelles de la relation nature-culture théorisée par Descola et désormais popularisée en sémiotique (totémisme, animisme, analogisme et naturalisme) fait l'objet ici d'une réflexion renouvelée. Le paradoxe de la sémiotique (greimassienne) est en effet mis à nu. Il se présente comme une véritable « aporie » qui combine (p. 207-

208) un « mononaturalisme épistémologique » (le fameux « nature vs culture » du *Dictionnaire*) avec un « multi-naturalisme méthodologique » (puisque la « nature » au sens sémiotique est un effet de sens en discours, donc éminemment relatif et variable) et avec un « animisme théorique » (puisque le concept d'« acteur » regroupe tout uniment les humains et les non-humains, au seul nom du faire, de son sujet, de son programme et de ses thématisations ouvertes). Mais ce qui justifie le passage à l'*internaturalité* relève plutôt de la théorie des instances au sein de chaque actant sujet. On constate aisément en effet qu'en un seul se combinent les différentes « ontologies », à des degrés divers ou selon des modes d'existence différents, associant par exemple, dans la figure thématique du « scientifique », le naturalisme réalisé (son faire cognitif « objectif ») avec l'animisme actualisé (l'amour partagé de son chat) et l'analogisme virtuel (il peut lire son futur dans l'horoscope). Ces propositions théoriques sont investies dans la fondation d'une zoosémiotique de seconde génération.

La confrontation de ces propositions théoriques avec celles de l'agrosémiologie présentées, à partir d'une autre perspective théorique, par une biologiste (Alessandrin) est d'autant plus stimulante que cette dernière prend appui sur la sémiotique des indices (avec son modèle central de l'Analyse Systémique Immanente) pour faire converger les procès de signification du vivant et du discours – au risque d'un substantialisme qui est à discuter. Le même esprit analytique, sinon la même démarche, se trouve prolongé, spécifié et systématisé dans le travail qui conduit, au chapitre suivant, de la bio-sémiotique à l'anthropo-sémiotique (Blanquer). Dans le contexte d'une recherche doctorale sur « les sentinelles de l'environnement » au service de la surveillance sur le très long terme des déchets radioactifs, on reprend ici certaines propositions avancées dans le projet *radiochat* par Bastide et Fabbri afin de présenter, sur un registre scientifique, le parcours des déterminations bio-cellulaires qui permettent de susciter des signaux d'alerte invariants chez des têtards en cas d'environnement toxique. La biosphère, au niveau cellulaire, est alors sémiotisée sur la base de la sémiotique peircienne, mais elle rencontre une sémiose anthropologique nécessaire pour que ses signes soient interprétés. Or, cette sémiose relève, quant à elle, de conditions propres (apprentissage, mémoire, transmission) qui font que les opérations de signalétique cellulaire ne déplacent que d'un cran le problème de la longue durée du sens.

Le dernier texte, enfin, pose le problème des relations de régulations entre humains et non-humains autour de la certification juridique des productions agricoles (Puca et Tassinari). La question des certifications

alimentaires porte de fait à attribuer un surplus de valeur par le sens provenant du récit de leur production. Les matières agricoles, narrativisées par les descriptions et valorisées par la véridicité des certifications, procurent au consommateur l'impression de pouvoir suivre leur genèse et leur développement à la manière d'un récit mythique concernant leurs origines. Les auteurs insistent sur l'effet de naturalité produit par cette narration qui est pourtant résolument culturelle.

Un hommage perlé

Sur l'horizon élargi des enseignements de Paolo Fabbri, les essais du recueil ne prennent pas l'auteur en tant qu'objet d'étude mais, en conformité avec ses souhaits, poursuivent plutôt la recherche sémiotique selon certaines de ses lignes-guide. Pour cette raison, bien que rien dans le résumé des interventions ci-dessus ne le laisse paraître, le volume se veut un hommage au grand sémioticien italien. Si nous avons réservé à la fin de cette introduction le moment d'en parler, c'est qu'il y a là une forme d'événement. La présence de Paolo Fabbri est discontinue, variable selon les textes, centrale dans celui-ci, absente dans celui-là, indirecte dans ce troisième. La trame de cette présence est perlée, et comme subreptice, quasi clandestine, surgissant, s'effaçant et resurgissant en quelques moments forts dans chacune des parties qui structurent le livre. Cette trame en elle-même dessine quelques traits du portrait théorique.

Le texte de Jacques Fontanille, en ouverture du volume, est le seul qui fait de l'*ars semiotica* de Paolo Fabbri son objet global. Il s'attache à en décrypter la pratique argumentative et le mode de conceptualisation en les rapportant à la parabole, à ses détours figuratifs, à sa mise en attente du sens, à sa quête d'assentiment collaboratif de l'auditoire ; plus spécifiquement ici, à sa manière de différer l'affrontement sur fond de conflictualité. Moins un art de la riposte, et sûrement moins encore une manœuvre d'opposition, qu'une inspiration propositionnelle, un geste de dessillement, une curiosité du déplacement catégoriel qui invente de nouveaux lieux pour le sens : bref, une utopie douce. Il en résulte une trajectivité nouvelle entre paradigmes qui s'épient et se redoutent, et une stratégie de la conciliation qu'atteste ce que Fabbri a su faire entre les sémiotiques antagonistes, celle narrative d'A. J. Greimas et celle inférentielle d'U. Eco.

Quelques chapitres plus loin, le texte de Denis Bertrand semble débiter par une reprise, imprévue et non concertée, du même constat autour de ce qui fait le style argumentatif de Fabbri. La narrativisation du théorique

reposerait chez lui sur la figurativité de la métaphore déployée en parabole, ce qui ouvre la possibilité d'un nouveau paradigme : cette écriture offre la « procédure narrativisée d'une découverte conceptuelle possible » (p. 96) Mais ici, ce n'est pas le discours sémiotique en tant que tel de Fabbri qui est l'objet de l'étude. Il est proprement utilisé comme modèle, au sens formel et au sens pédagogique du mot : une disponibilité à l'invention, une stimulation du pas de côté d'où surgira l'inattendu et où se révélera l'inaperçu.

L'hommage à Fabbri est plus indirect dans le texte d'Ivan Darrault, et fort subtil. Il passe par le dialogue (avec M. de Certeau et W. J. Samarin), forme qui incarne une démarche comparable à celle de la parabole et, à dire vrai, l'héberge souvent. Mais le texte exploite ici le paradoxe – figure fabbrienne par excellence – du dialogue dont il fut instigateur, lui, le chercheur qui a toujours privilégié l'oralité de l'échange sur l'écrit qui le fige. Dialogue qui dessine à bien des égards son portrait intellectuel, dans la mesure où il est combiné avec l'objet même de l'étude qui le contredit : l'autotélisme de la glossolalie, dont le sujet s'estompe et disparaît dans les « confins de l'énonciation » (p. 30) au profit, selon le mot même de Fabbri, de la langue « qui chante et qui s'enchanté » (p. 31).

En écho aux analyses qui précèdent, Tiziana Migliore cite « Paolo » à travers une métaphore : « una noce schiaccia l'altra » (une noix écrase l'autre), mais cet éclat ne doit pas masquer l'autre mode de sa présence (à lui) dans son texte (à elle). L'analyse du récit de Calvino qu'elle propose, portant sur les conditions d'existence du signe, soutient, sur pièces en quelque sorte, une des thèses les plus insistantes de Paolo Fabbri et il est, en filigrane, présent tout au long de ce texte : « Calvino amorce une nouvelle histoire du signe, saussurienne, parce que conçue au sein de la vie intersubjective, et qui rencontre heureusement la dimension processuelle et narrative de la sémiotique de Fabbri » (p. 123). C'est ainsi que T. Migliore fait du récit de Calvino une parabole de la pensée du sémioticien.

Le texte de Gianfranco Marrone, enfin, ignore l'hommage. Il présente des modèles (les ontologies de Descola), il pose des concepts (l'internationalité), il discute des problèmes (les apories de la sémiotique), il illustre les formes de l'internationalité à partir de la culture médiatique contemporaine et à travers les « compétitions d'ontologies » sur les réseaux sociaux, il ouvre enfin « une perspective de recherche : l'animalité ». Les propositions théoriques élaborées jusque là sont investies dans la fondation d'une zoosémiotique de seconde génération (« Zoosémiotique 2.0 ») dont la définition est présentée par différence avec (et opposition à) la zoosémiotique première (celle de Sebeok). Or qui trouve-t-on à la source de

cette zoosémiotique 2.0 ? Fabbri ! Voici qu'au terme d'une argumentation théorique exigeante, la naissance d'une discipline découvre alors un père. Une fine analyse textuelle de deux paragraphes de la proposition *radiochat* le confirme : ce texte est bien une illustration par anticipation de ce que sera, bien plus tard, le programme de cette future zoosémiotique. De nouveau une parabole, en somme.

On peut encore évoquer quelques relations intertextuelles, directes ou indirectes. Le rapport explicite que le texte de Florian Blanquer, sur la vie des signes à l'épreuve du temps long, entretient avec le travail de Fabbri et de Bastide sur *radiochat* a l'évidence de la continuité. C'est le même travail qui se poursuit, dans le laboratoire cette fois. Mais si la « Solution radiochat » est ici directement reprise, il lui manque pourtant la distanciation ironique qui distille, dans l'original, un doute véridictoire salutaire : « En fait, n'importe lequel des animaux familiers que l'homme a pris l'habitude d'héberger et de nourrir sous son toit ferait l'affaire, et même des plantes d'appartement »... (Fabbri et Bastide 1984 : 86). Indirecte cette fois est, dans le texte de Veronica Estay et Audrey Moutat sur le complotisme, l'allusion à l'univers des stratégies de camouflage et à l'efficacité des simulacres, mais l'œuvre de Paolo Fabbri y est bien présente ; comme elle est aussi, discrètement infusée, dans bien d'autres textes, plus imperceptiblement peut-être, camouflée.

Mais il faut néanmoins faire apparaître la personne. C'est pourquoi nous terminons cette introduction en proposant, pour le public francophone, une courte note de présentation de l'auteur pour qui ce volume d'essais est l'hommage.

La sémiotique, une vie : traces bio-bibliographiques

Né en 1939 à Rimini, Paolo Fabbri a préservé des racines solides dans sa ville natale malgré sa vaste expérience internationale en tant que professeur de sémiotique et intellectuel cosmopolite capable de faire dialoguer les sciences et les arts dans les contextes institutionnels les plus disparates.

Après sa maîtrise en Droit et Sciences politiques à l'Université de Florence en 1962, Fabbri entre en contact avec Umberto Eco et d'autres membres du Groupe 63, un collectif de poètes et d'intellectuels qui a marqué une période importante de la culture italienne, en diffusant, entre autres, le structuralisme. Son intérêt pour ce courant de pensée ne pouvait que se renforcer lors de son séjour à Paris en tant qu'élève titulaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (1965-66), où ses apprentissages

ont été influencés par les approches sociologiques et le regard critique de Lucien Goldmann.

De retour en Italie en tant qu'assistant à la Faculté de Sciences politiques de Florence, il entre rapidement en collision avec le conservatisme de ce milieu intellectuel. Avant le bref passage à Florence d'Umberto Eco, nommé professeur d'arts décoratifs en 1968, Fabbri décide d'accepter une invitation de Carlo Bo, président de l'Université d'Urbino, pour y enseigner la philosophie du langage. Ce tournant décisif dans sa carrière a coïncidé avec l'institutionnalisation de la sémiotique en Italie ; en effet, à Urbino, Fabbri rencontre Pino Paioni et fonde avec lui, en 1970, le Centre International de Sémiotique sous l'égide scientifique d'Algirdas Julien Greimas. Le lien intellectuel avec le maître lituanien deviendra dès lors une constante au sein de son parcours et marquera de son empreinte l'esprit de ses recherches.

En 1977, Eco sollicite Fabbri pour qu'il présente sa candidature pour un poste de professeur associé à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Bologne ; Fabbri s'engagera alors dans le cours de Communication à l'intérieur d'une filière assez révolutionnaire, le DAMS (Disciplines Arts Musique et Spectacle). Le DAMS constituera un lieu crucial de l'activité pédagogique et scientifique de Fabbri, mais d'autres expériences importantes auront encore le temps de marquer sa riche aventure intellectuelle. En effet, sa fréquentation assidue du milieu parisien en tant que conférencier à l'EHESS (1977-84) débouchera sur des responsabilités pédagogiques (à Paris Descartes) et scientifiques (au Centre d'Etudes et de Recherches sur la Paix et les Stratégies et au Collège International de Philosophie, 1986-89).

Invité par Greimas à codiriger le séminaire de Sémantique générale à l'EHESS, le rôle de Fabbri dans le paysage international de la sémiotique s'affirme pleinement ; un rôle interprété avec un talent extraordinaire pour présenter le projet sémiotique dans des milieux scientifiques extérieurs à la tradition des sciences du langage. Par ailleurs, l'orientation dialogique et interdisciplinaire de son apport, souvent exprimé oralement, avait déjà laissé des traces remarquables à travers des collaborations directes (voir par exemple un article rédigé avec Bruno Latour sur la rhétorique de la science en 1977) ou des reprises de ses suggestions dans les écrits de collègues chercheurs (i.e. Jean Baudrillard) ou d'écrivains (i.e. Italo Calvino).

De nouveau en Italie en tant que Professeur ordinaire à l'Université de Palerme (1987-90), l'activité de Fabbri catalyse l'émergence ou la réactivation au niveau local de groupes de recherche, et donne lieu à des collaborations

internationales fructueuses fondées sur l'interprétation critique des classiques et souvent sur la traduction d'œuvres sémiotiques innovatrices, à la fois pour consolider les bases de la discipline et pour la structurer selon les fronts ouverts par sa position d'avant-garde. Ses compétences remarquables dans l'animation de la recherche se traduisent par un nombre très élevé d'invitations, à tel point qu'on le retrouve de plus en plus dans les congrès et colloques des associations sémiotiques nationales et internationales (Italie, France, Espagne, Mexique, Canada, Brésil, etc.). Un trait caractéristique de Fabbri est sa capacité à maintenir dans le temps des dialogues intellectuels qui débouchent souvent sur une complicité amicale durable, au-delà d'une dialectique vive sur le plan de la confrontation de positions théoriques ou poétiques, dialectique irréductible à des positions consensuelles ou à des compromis tacites. On pense à la longue relation avec Umberto Eco, mais aussi aux collaborations étroites avec Jean Baudrillard, Bruno Latour, François Jullien, Nanni Balestrini, Omar Calabrese, Marcel Detienne, Jacques Fontanille, et la liste pourrait s'allonger considérablement.

En 1992, autre tournant important dans la carrière de Paolo Fabbri, il est nommé Directeur de l'Istituto Italiano di Cultura à Paris. Cette charge l'oblige à laisser pour quatre ans l'Université de Bologne et à se concentrer sur des activités administratives et l'organisation de la vie culturelle. Cette expérience laissera, d'une part, des traces tangibles importantes (voir le Fonds Calvino dans la bibliothèque de l'Institut), d'autre part, un patrimoine de compétences personnelles qui permettront l'assomption d'autres responsabilités administratives par la suite, en Italie, comme la direction de la filière DAMS (Bologne, 1998-2001).

Réintégré dans son rôle de professeur en 1996, Fabbri doit faire face à une transformation du milieu sémiotique italien, à la fois plus institutionnalisé et moins attractif. Après 1992, des articles de presse commentent à parler d'une crise du paradigme sémiotique, Eco est de plus en plus vu comme un romancier et un historien de la culture, tandis que la médiologie et le cognitivisme proposent des modèles et des thématiques qui semblent prendre le contre-pied des approches textualistes.

N'étant pas surpris par l'avènement d'autres courants, mais par le manque de réactivité du monde sémiotique, Fabbri commence une nouvelle phase de ses activités visant à réaffirmer les bases épistémologiques de la tradition sémiotique, son ancrage dans une tradition solide, et la possibilité d'orienter le dialogue interdisciplinaire sans perdre de vue le rôle propédeutique de la discipline. Ce positionnement stratégique a été très influent en Italie et a donné lieu à des stratégies éditoriales d'envergure :

remise en circulation de classiques devenus indisponibles sur le marché, traduction des contributions les plus novatrices de la pensée sémiotique internationale, aide à la publication des travaux de jeunes chercheurs italiens.

Un nouvel attachement à l'Université de Venise, à partir de 2004, et la fondation d'un centre de recherche, le LISAV (Laboratoire International de sémiotique à Venise), ont été à la base d'un positionnement plus autonome et critique envers les politiques culturelles et académiques, sans empêcher la poursuite du dialogue avec ses collègues et le maintien d'une présence constante dans les manifestations scientifiques.

Dans cette nouvelle phase, on constate aussi un changement de la relation qu'entretenait Fabbri avec l'écriture : jadis assez réfractaire à l'idée de laisser les traces écrites d'une oralité à l'effervescence créative et d'une adaptation dialogique toujours à même de s'ajuster aux flux et aux enjeux locaux du débat, il a d'abord commencé à recueillir ses interventions et à publier des cycles de cours, puis, par la suite, à s'engager avec assiduité dans la rédaction d'articles et interviews. Cela dit, sa prédilection pour des genres tels que l'introduction et la postface témoigne de sa fidélité envers la discussion et la valorisation de terrains culturels communs. La fondation d'un édifice théorique personnel n'a en effet jamais été la visée des contributions de Fabbri, qui voit plutôt la sémiotique comme une entreprise collective.

Après sa retraite, Fabbri a continué à assurer un nombre considérable de cours et de séminaires (à l'Université IULM de Milan et plus récemment à l'Université LUISS de Rome). Aujourd'hui comme hier, le regard de Fabbri est projeté vers le futur, sa posture intellectuelle étant peu inclinée aux tentations nostalgiques, ce qui lui a permis de pouvoir être toujours un interlocuteur privilégié pour les jeunes générations. Directeur du Centre International d'Études Interculturelles de Sémiotique et de Morphologie (CISISM) de l'Université d'Urbino après la mort de Pino Paioni, Fabbri n'a jamais cessé de s'engager pour le développement du projet sémiotique en Italie, cela malgré le fait que la majorité des distinctions honorifiques lui ont été attribuées à l'étranger, en particulier en France (Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques, Officier de l'Ordre des Arts et des Lettres, Docteur *honoris causa* à l'Université de Limoges). *Visiting professor* à l'Université de Toronto, de Lima, de Santiago du Chili, à l'UCLA de Los Angeles et à l'UCB de Berkeley, à San Diego, à la Vanderbilt University de Nashville, Fabbri a plaidé à l'international et sans relâche pour la cause sémiotique.

Sa production scientifique, auparavant éparpillée et fragmentaire, est aujourd'hui facilement consultable à travers des ouvrages qui ont réorganisé ses apports (en italien : *Elogio di Babele*, 2003 ; *L'efficacia semiotica*, 2017 ; en espagnol : *Tácticas de los signos*, 1995). Une contribution fondamentale, qui offre aussi un accès privilégié à sa pensée, est disponible en français : *Le tournant sémiotique* (2008). On peut de plus rappeler, parmi ses contributions en langue française, un article encore cité régulièrement aujourd'hui : « Nous sommes tous des agents doubles » (1988). Indiquons enfin trois articles publiés dans les *Nouveaux Actes Sémiotiques* : « Pertinence et adéquation » (1992), « Simulacres en sémiotique : programmes, tactiques, stratégies » (2009), et « Sémiotique, stratégies, camouflage » (2015).

Pour reconstruire le parcours intellectuel de Fabbri et sa capacité à anticiper des débats toujours d'actualité, on peut citer « Le comunicazioni di massa in Italia: sguardo semiotico e malocchio della sociologia » (1973, disponible aussi en réédition, 2018) et la rédaction avec B. Latour de « Vouloir, devoir, savoir dans un article de sciences exactes » (1977), déjà mentionné précédemment et dorénavant disponible en plusieurs langues (italien, anglais, etc.).

Le corpus des écrits de Fabbri doit être traité comme une mine encore pleine de ressources à extraire et à exploiter. La fidélité à un projet disciplinaire ainsi que l'ouverture insoupçonnée à des thèmes et contributions diversifiés se conjuguent parfaitement dans sa production². Des filons mériteraient d'être extraits et réorganisés, comme par exemple celui qui concerne sa relecture sémiotique de la pragmatique (« Il grimaldello e le chiavi », 1980, avec M. Sbisà) et ceux qui portent sur la sémiotique des passions, à savoir les articles séminaux « Appunti per una semiotica delle passioni » (avec M. Sbisà, 1985), « A passion veduta: il vaglio semiotico » (1987) et « Sémiotique actionnelle, cognitive et passionnelle » (avec P. Perron, 1993).

Notes

- 1 Prix décerné par l'Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs. Le documentaire a été réalisé par B. Huguet et D. Nandy et il est disponible à l'adresse : <<https://vimeo.com/138971483>>.
- 2 Une bibliographie étendue et d'autres articles et interventions de l'auteur sont disponibles sur son site personnel à l'adresse : <<https://www.paolofabbri.it>>.

Bibliographie

BASTIDE, FRANÇOISE ET FABBRI, PAOLO

- (1984), « Lebende Detektoren und komplementäre Zeichen : Katzen, Augen und Sirenen » [Living detectors and complementary signs: cats, eyes and sirens], *Zeitschrift für Semiotik*, Berlin, [Une traduction française est éditée sur le site de Paolo Fabbri sous le titre de « Des chats, des sirènes, des hommes », à l'adresse : https://www.paolofabbri.it/chats_sirenes_hommes/]

ECO, UMBERTO

- [1967] « Per una guerriglia semiologica », in *Il costume di casa. Evidenze e misteri dell'ideologia italiana negli anni Sessanta*, Milan, Bompiani, 1973.

ECO, U. ET FABBRI, P.

- 1978 « Progetto di ricerca sull'utilizzazione dell'informazione ambientale », *Problemi dell'informazione*, n° 4.

FABBRI, PAOLO

- [1973] « Le comunicazioni di massa in Italia: sguardo semiotico e malocchio della sociologia », *Versus*, n° 5, mai/août, Milan ; nouvelle éd. par G. Marrone, Milan, Luca Sossella Editore, 2018.
- (1987) « A passion veduta : il vaglio semiotico », *Versus*, n° 47-48, mai/décembre, Milan, p. 203-233.
- (1988) « Nous sommes tous des agents doubles », *Le Genre Humain*, n° 16-17, Paris, Seuil.
- (1992) « Pertinence et adéquation », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 19, Limoges.
- (1995) *Tácticas de los signos*, Barcelone, Gedisa.
- (2003) *Elogio di Babele*, Rome, Meltemi.
- (2008) *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier.
- (2009) « Simulacres en sémiotique: programmes, tactiques, stratégies », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 112, Limoges.
- (2015) « Sémiotique, stratégies, camouflage », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 118, Limoges.
- (2017) *L'efficacia semiotica*, Sesto San Giovanni, Mimesis.

FABBRI, P. ET PERRON, P.

- (1993) « Sémiotique actionnelle, cognitive et passionnelle », *Protée*, vol. 21, n° 2, p. 7-12.

FABBRI, P. ET SBISA, M.

- (1980) « Il grimaldello e le chiavi », *Versus*, n° 26-27, p. 173-189.
- (1985) « Appunti per una semiotica delle passioni », *AUT-AUT*, n° 208, p. 101-108.

GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J.

- (1979) « Introduction » à *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

LATOUR, B. ET FABBRI, P.

- (1977) « Vouloir, devoir, savoir dans un article de sciences exactes », *Actes de la Recherche*, n° 1, Paris, Minuit.

MARDER, MICHAEL

- (2013) *Plant-Thinking : A Philosophy of Vegetal Life*, Columbia University Press.

REGAN, TOM

- (1991) *La philosophie des droits des animaux*, tr. David Olivier, Lyon, Françoise Blanchon.